

LEV NICOLAIEVITCH TOLSTOÏ (1828 – 1910)

C'est Jean Houssaye qui inaugure cette nouvelle rubrique : *repères*, consacrée aux illustres pédagogues qui ont marqué l'histoire.

De par nature, Tolstoï s'est toujours opposé à tout ce qui pouvait lui paraître formel, hypocrite, ou non authentique. Il en est de la pédagogie comme des autres domaines de sa vie. C'est pourquoi, plutôt que de dépendre d'une théorie ou d'une méthode pré-établies, sa réflexion s'appuie avant tout sur l'expérience. Expérience qui tente d'ouvrir la voie d'une relation éducative basée sur le principe de liberté.

On trouve de manière récurrente dans l'oeuvre pédagogique de Tolstoï la question de savoir «*ce qu'il faut enseigner, et comment*». Cette question très concrète se pose à lui dès qu'il prend conscience de la nécessité d'éduquer le peuple, dans le but de lui permettre d'accéder à la connaissance, de se libérer de la peur et de sortir de la passivité.

Tolstoï est très critique vis-à-vis de l'école de son temps, il en dénonce le caractère formel, dévitalisé, rigide, dont il vient de subir les méthodes à l'université de Kazan. Il refuse de se conformer

CARTE D'IDENTITÉ

1828 Naissance de Léon Tolstoï à Iasnaïa Poliana , propriété familiale près de la ville de Toula, à deux cent kilomètres au sud de Moscou
Tolstoï perd sa mère à 2 ans, son père à 9 ans. Il fait des études non abouties à Kazan après avoir hérité du domaine familial. Il rejoint l'armée du Caucase pendant 5 ans et c'est là qu'il commence à écrire.

1858 à 1862 Il entreprend d'éduquer le peuple, les serfs de son domaine, mais son école sera dévastée par une perquisition policière.

Par la suite, Tolstoï éduque ses propres enfants et accueille des petits paysans pour leur donner des leçons.

1872 Publication du «*Syllabaire*», un ouvrage en quatre volumes qui permet l'apprentissage de la lecture et propose une compilation de récits de difficulté croissante, collectés par Tolstoï dans le monde entier.

1878 Crise existentielle qui va durer plusieurs années, en lien avec la souffrance et la mort. Sa conception de l'éducation s'inscrit dans toute une philosophie de la vie.

1910 Tolstoï meurt le 7 novembre dans la petite gare d'Astapovo.

à la mode pédagogique allemande, idolâtrée parce que venue de l'étranger, et démasque le caractère condescendant et autoritaire, quoique d'apparence généreuse, d'une volonté d'adaptation pour le peuple de méthodes ou de contenus utiles aux classes dirigeantes.

Il aura la même attitude critique à l'égard des écoles dites pestalozziennes ou froebeliennes qu'il visitera lors de ses voyages en Europe. Disciple de Rousseau, dont l'admiration lui fut transmise par sa mère, il éprouve a priori de la sympathie pour ces courants, continuateurs de la pensée de son maître, mais il est révolté par ce qu'il observe concrètement : le même divorce

entre l'école et la vie, une discipline rigide, voire brutale, et des méthodes que Tolstoï qualifie de «*monstrueuses*» parce que niant les principes qu'elles énoncent, de respect de la vie et des besoins de l'enfant

Tolstoï réproouve également l'attitude des pédagogues qu'il sera amené à rencontrer, les pédagogues allemands en particulier, dont la foi aveugle en leurs méthodes a développé un dogmatisme tout aussi néfaste que celui des anciennes pédagogies, aux-quelles ils prétendent pourtant s'opposer. Tolstoï les qualifiera de «*pédants froids*», dont l'attitude fermée, à l'origine d'une ambiance lourde et étouffante dans la

classe, ruine également toute capacité au dialogue.

Cette sensibilité, enracinée et développée dans le vécu d'une enfance douloureuse, fait que Tolstoï perçoit de manière très vive la réalité de ce que vivent et ressentent les enfants, et ne peut supporter de les voir s'ennuyer, souffrir, ou subir les lubies, l'incompétence ou l'hypocrisie des adultes. Pour lui, la pédagogie ne doit pas exister dans le but de satisfaire le pédagogue, encore moins pour répondre à des intérêts d'ordre politique, économique ou religieux. Elle ne doit pas partir d'une théorie, mais s'appuyer sur l'observation, l'écoute attentive des besoins des enfants, et en particulier ceux des enfants de paysans.

Ces enfants ont, il est vrai, besoin d'être instruits, mais ils sont surtout porteurs d'une «vérité», d'une authenticité et d'une sagesse nourrie de leur rapport à la nature. Comme Rousseau, Tolstoï croit que la nature est bonne, que l'enfant en est la plus pure expression, et que la pire influence est celle qui vient entraver le libre développement de la vie : «*L'homme naît parfait. C'est le grand mot dit par Rousseau et cette parole restera vraie et ferme comme un roc.*» (Tolstoï, 1862, p.307) Comme Rousseau également, Tolstoï pense que «*tout dégénère entre les mains de l'homme*» (Rousseau, 1762, p.1). Le contexte des sociétés modernes en particulier, avec le travail en usine et la recherche du profit ou du luxe, est pour lui à l'origine de la dépravation de l'âme enfantine : ce mode de vie, qui a tendance à développer l'avidité

et les instincts, n'offre d'autre but que l'intérêt personnel, au point que l'individu en arrive à ne plus se préoccuper des répercussions de ses actes.

C'est pourquoi l'adulte doit en quelque sorte s'effacer devant l'enfant, se mettre à son écoute et réfléchir à ce que sont ses besoins réels. Il doit partir du doute, et non de certitudes théoriques ou préétablies ; à tout moment il doit être prêt à remettre en question ses conceptions erronées, et c'est ce que Tolstoï lui-même fera à plusieurs reprises dans ses écrits pédagogiques en faisant preuve d'une grande sincérité.

Tolstoï part donc du concret, de l'expérience qu'il retient pour seule méthode en pédagogie. Avec beaucoup d'intuition et de précision dans ses recherches, il prend des notes relatives à sa pratique ou à celle de ses collaborateurs, échange avec eux au moment des repas ou pendant la journée du dimanche, et utilise la revue *Iasnaïa Poliana* qu'il a créée, pour décrire, interroger, théoriser... Cette publication, ainsi que les textes pédagogiques ultérieurs, rendent compte d'une constante évolution de sa réflexion, ainsi que d'une interaction remarquable entre théorie et pratique.

Du point de vue des méthodes, la modernité de celles que propose Tolstoï est assez impressionnante. En grammaire par exemple, il ne conçoit pas d'imposer un carcan de règles, mais propose une méthode inductive, à partir d'écrits lus ou produits par les enfants. En mathématiques, le même genre de démarche les guide du

concret vers l'abstrait. Tolstoï, qui avait remarqué l'importance de la littérature populaire lors de son séjour à Marseille, entreprend la rédaction du syllabaire, avec pour ambition de former et de faire accéder aux premières impressions poétiques «*tous les enfants russes, aussi bien ceux de la famille impériale que ceux des moujiks.*» (A. A. Tolstoï, 1872).

Pour Tolstoï, l'essentiel est que le maître sache s'adapter, à travers la méthode qu'il emploie, aux circonstances humaines, historiques, géographiques, et sociales dans lesquelles il enseigne. Plus précisément, le maître doit s'adapter à chaque élève en particulier, de manière à lui proposer la méthode qui lui permette de surmonter toutes ses difficultés. C'est à dire, selon Tolstoï, qu'il ne faut pas de méthode, mais de l'art et du talent. En ce qui concerne les contenus, Tolstoï réfléchit à leur utilité, ainsi qu'à l'opportunité de l'enseignement de chaque matière. Il est l'un des rares à



remettre en cause la foi dans le progrès qui caractérise la fin du XIX^{ème} siècle, car, pour lui, le savoir n'est pas bon en lui-même, dans l'absolu.

L'axe qui a sous-tendu l'ensemble de cette réflexion est le principe de liberté. On a vu que cette idée est le point de départ de l'action pédagogique de Tolstoï : il s'agissait d'éduquer le peuple, de l'éduquer à la liberté. Sa conception de la liberté évolue et s'approfondit néanmoins. Son aspect le plus immédiat, et qui a grandement choqué en France, lorsque les textes pédagogiques de Tolstoï furent traduits à partir des années 1888-90, est la liberté concrète dont bénéficiaient les enfants de l'école de Iasnaïa Poliana : la liberté de venir en cours, d'écouter, de participer ou non, de partir à tout moment... d'où un certain « désordre » dans la classe, inconcevable au sein l'école de la république, nouvellement instituée. Cependant, d'après l'expérience que Tolstoï décrit dans la revue Iasnaïa Poliana, peu à peu se met en place une organisation « naturelle », issue de la vie du groupe et de l'intérêt pour les activités proposées.

Dans le même ordre d'idées, les enfants doivent entretenir un rapport libre avec la connaissance ; leurs besoins, leurs intérêts doivent spontanément s'exprimer, et guider le professeur. Suivant un principe de « non-immixtion », Tolstoï n'accepte que d'instruire les enfants, du moins au début de son expérience pédagogique. Il rejette l'aspect éducatif, à ses yeux coercitif, et conçoit l'instruction

comme un processus permettant d'instaurer un rapport libre et créatif avec la culture, dont l'école n'est d'ailleurs pas la seule garante. La liberté devient alors une véritable méthode d'éducation, car pour Tolstoï la liberté, c'est la vie elle-même

En 1909, Tolstoï élargit encore ce concept de liberté. Elle ne suppose plus seulement l'absence de contrainte (pas d'interrogations orales, ni de devoirs par exemple), de violence ou de punition de la part de l'adulte, mais aussi l'absence de toute sollicitation telle que la récompense, extérieure au besoin réel de l'enfant. Celui-ci, gâté par l'adulte qui veut lui faire plaisir, perd dans ce cas tout naturel, pour ne se comporter qu'en « chien savant qui aime le sucre ». La personnalité de l'enfant doit pouvoir s'exprimer indépendamment de toute stimulation artificielle, agréable ou désagréable, pour être respectée et pouvoir se développer.

On a pu reprocher à Tolstoï de se servir en quelque sorte de ce que sa famille appelait sa « marotte » pédagogique pour maintenir son propre équilibre psychologique, mis à rude épreuve par les difficultés rencontrées pendant l'enfance ; mais, à l'inverse, c'est peut-être justement grâce à cela qu'il a pu être aussi sensible à la richesse de la nature enfantine. Ses deux grands romans (*Guerre et paix*, *Anna Karénine*) en sont un témoignage particulièrement fort : les enfants y tiennent une place centrale, aussi importante que celle des adultes, et sont confrontés aux mêmes difficultés de vie que ceux-ci, même

RÉFÉRENCES

De Tolstoï

TOLSTOÏ, L. (1960)
Enfance, adolescence, jeunesse (1852 à 1857)

Paris.

Gallimard, col Folio.

TOLSTOÏ, L. (1902)

Oeuvres complètes,

Articles pédagogiques et syllabaire : vol 13 : 1862, vol 14 : 1875, vol 19 : récits populaires 1881-1886

Paris.

Stock.

Sur Tolstoï

FILLOUX, JC. (1996).

Tolstoï pédagogue.

Paris.

Presses Universitaires de France.

MAROGER, D. (1974).

Les idées pédagogiques de Tolstoï.
Lausanne.

Editions L'Age de l'homme.

ROY, F. (2004).

« Lev Nicolaïevitch Tolstoï », in
Nouveaux pédagogues.

Paris.

Editions Fabert, direction :

Houssaye Jean

si leur manière de les percevoir et d'y réagir leur est propre.

Avant tout, Tolstoï demande donc au maître de progresser lui-même, non seulement d'un point de vue technique pour la transmission des connaissances, mais surtout d'un point de vue humain. S'il réussit à construire pour lui-même une profonde philosophie de vie, et s'il « est animé par une foi en la fraternité humaine, il devient alors « éducateur » au sens noble du terme. » (Filloux, 1996, p.42)

par Jean Houssaye

et France Roy

Université de Rouen - CIVIIC